

Le rôle éducatif des Olympiades.

Ce qui distingue nos Olympiades modernes basées sur un internationalisme absolu, c'est l'effort des nationalismes successifs appelés à les organiser. C'eût été grand dommage si cet effort avait paru tendre vers quelque chose d'unifié et de similaire, ce « quelque chose » fût-il grec. Tout danger, à cet égard, est écarté. La troisième Olympiade garda un cachet nettement américain malgré le voisinage des blancs portiques de l'exposition Louisianaise, et la quatrième fut, au Stade comme à Henley, aussi britannique qu'elle pouvait être. Toutefois, si grand qu'ait été l'intérêt témoigné en 1904 et en 1908 par le peuple des Etats-Unis et par le peuple Anglais aux Jeux Olympiques, ceux-ci ne provoquèrent point au sein de la nation un élan aussi unanime, aussi vigoureux que le font en ce moment en Suède, les Jeux de 1912. La Suède se donne tout entière à cette célébration comme la Grèce l'avait fait en 1896. Il en résulte que la V^{me} Olympiade se présente à l'univers drapée dans le plus pur scandinavisme. C'est bien là ce qu'avait souhaité le fondateur des Jeux. Dès le premier instant, il avait compris et proclamé que cette variété intense de silhouettes et de coloris, apporterait seule au principe antique qu'il s'agissait de renover la vitalité et la force nécessaires. Il faut souvent transplanter l'arbre auquel on veut rendre la jeunesse afin que des sucres nouveaux nourrissent sa sève épuisée.

Une telle conception de l'olympisme crée toutefois des devoirs parallèles aux organisateurs et aux invités. Pour que l'effort des premiers soit fructueux, pour qu'il prenne toute sa valeur et atteigne une efficacité complète, il faut que les seconds se trouvent aptes à en profiter, c'est-à-dire qu'ils se placent eux-mêmes dans l'état d'esprit favorable à la compréhension de ce qui va leur être révélé. On l'a dit souvent, les peuples en habits de fête ouvrent l'intérieur de leur âme. Le regard y plonge

parfois plus librement qu'en telle circonstance tragique où le sentiment national se referme sur lui-même comme par une sorte de pudeur violée. Aux heures de joie publique toute la civilisation locale semble entrer en liesse; on associe les ancêtres et les descendants à la festivité présente; les vieilles coutumes sont mises à contribution et servent de cadre aux jeunes tendances. Ainsi la nation se présente en un vaste panorama que composent les qualités et les défauts de la race, les montées et les descentes de sa route, l'influence de son sol et de son climat, l'action et la réaction de ses hauts faits et de ses crieurs.

Les Olympiades n'ont point pour mission d'exalter la seule puissance musculaire; elles sont intellectuelles et artistiques; elles doivent le devenir de plus en plus. Que ceux donc, auxquels échoit l'honneur d'y prendre part ou seulement la chance d'y assister, ne satisfassent pas leur conscience en se munissant de simples renseignements matériels sur le pays qui va les accueillir. Ils ont l'obligation morale de saisir l'occasion qui s'offre à eux pour acquérir la connaissance de ce pays dont ils seront un moment les hôtes. Nous espérons que tous comprennent ce devoir. En tous cas la Revue Olympique, fidèle à la tâche qu'elle s'est assignée, tient dans la mesure de ses faibles forces à les y aider. C'est pourquoi nos lecteurs trouveront dans ce numéro une série d'articles consacrés à la Suède et à la civilisation suédoise.



Une grande dame du Nord.⁽¹⁾

« J'ai reçu naguère une assez longue hospitalité chez une dame noble qui possédait de nombreux châteaux et d'immenses domaines. Elle devait être âgée; mais l'âge n'avait point fléchi sa haute taille et, à défaut du corset qu'elle méprisait, sa volonté la tenait droite. Elle respirait la santé qui vient de la mer et des forêts; et, sous ses cheveux gris, ses yeux restaient très bleus et ses joues roses. Elle était correcte, même un peu

(1) Les lignes qui suivent sont des extraits d'une charmante allégorie de la Suède composant le premier chapitre du livre de M. André Bellessort, publié à Paris en 1912.